

— Cela ne fait pas de doute, ajouta don Fabian.

— Cette maison ne nous offre pas les garanties nécessaires pour protéger efficacement l'homme que des bandits ont, par surprise, renversé du pouvoir ; nous ne pouvons pas rester continuellement ici, nos affaires et celles du général exigent que nous sortions souvent, que nous le laissions seul, comme il est resté pendant presque toute la nuit dernière ; qui sait quelle affreuse catastrophe peut survenir pendant notre absence. Pesez tout ces considérations, et dites-moi ce qu'il convient de faire.

— Il nous faut, dit alors don Estevan, il nous faut trouver au général un autre refuge, où il puisse attendre en toute sûreté l'heure prochaine où nous le replacerons à cette place qui lui appartient, et dont il n'aurait pas dû descendre.

Il y eut un assez long silence, les quatre hommes échangeaient entre eux des regards embarrassés.

Le général les examinaient avec surprise, il ne comprenait rien à cette attitude nouvelle.

— Messieurs, dit-il : je sens quel embarras je vous cause, et les périls que je puis à mon insu attirer sur vos têtes. Je ne saurais plus longtemps rester ici ; ce soir même je quitterai Mexico ; je me rendrai en province, où je trouverai facilement à me cacher, en attendant que les choses changent.

— Vous ne devez pas quitter Mexico, général, dit vivement don Estevan.

— Vous cloigner, c'est abandonner la place à votre compétiteur, dit don Luis.

— Et perdre la partie, dit don Fabian.

— Mais alors, que puis-je faire ? s'écria le général.

— Ne pas vous méprendre au sens de nos paroles, général, dit don Luis avec une sévérité triste, ne pas douter de nous, qui vous sommes dévoués.

— Oh ! don Luis, douter de vous ? pouvez-vous le croire !

— Oui, général, vous doutez de nous, et c'est mal, dit don Estevan, car nous vous aimons, et nous ferons tout pour vous le prouver.

— Pas un mot de plus, frère, le général regrette ses paroles, oublions-les.

— Merci, messieurs, vous êtes de véritables amis.

— Général, avant de vous révéler un secret dont dépend la vie de bien des gens qui, le moment venu, se feront bravement tuer pour vous, je vous demande votre parole d'honnête homme et de soldat.

— Cette parole, je vous la donne, monsieur, répondit aussitôt le général. Mais, expliquez-moi franchement, afin que je comprenne bien l'importance de l'engagement que je vais prendre et que je puisse l'observer dans toute son étendue et toutes ses conséquences.

— Voilà qui est parler en homme de cœur, général, dit don Estevan, nous n'hésitons plus à confier ce secret à votre honneur ; va, frère.

— Général, reprit don Luis, nous avons découvert une retraite, où vous défilerez toutes les recherches de vos ennemis aussi longtemps que les circonstances l'exigeront, et quoi qu'ils fassent pour la découvrir ; cette retraite est une maison située à deux lieues au plus de Mexico, enfouie au milieu des bois, presque inaccessible ; on y arrive par un long souterrain débouchant au fond de la ruelle que vous apercevez de cette fenêtre ; au plus léger bruit suspect, par une porte secrète impossible à découvrir et à forcer, vous pouvez disparaître ; en deux heures à peine, quand il le faudra, il vous sera facile d'être de retour ici ; vous

braverez, de bât asilo sûr, toutes les recherches de vos ennemis ; le moment venu de les renverser, vous apparaîtrez subitement au milieu de vos partisans, dans Mexico même. Tel est le refuge que nous vous offrons, général.

— Messieurs, vous avez ma parole d'honneur, quand partirons-nous ?

— Ce soir, après l'oracion, mon général.

— Vous avez ma parole d'honneur d'honnête homme et de soldat, messieurs, que le jour où je remettrai le pied dans Mexico j'aurai tout oublié, excepté l'immense service que vous m'aurez rendu et l'éternelle reconnaissance que je vous dois.

— C'est entendu, général, nous acceptons votre serment.

— Il est enregistré dans mon cœur, messieurs, quoi qu'il advienne, je le tiendrai.

— A ce soir, donc, mon général.

— A ce soir, messieurs, et comptez sur moi, comme je compte sur vous.

— Un dernier mot, mon général, non pas sur ce sujet qui est épuisé, dit don Estevan, mais sur vos affaires.

— Parlez, mon ami.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, mon général.

— A moi ?

— Vous allez en juger, mon général, nous avons déjà dès aujourd'hui un millier d'hommes résolus et dont je réponde corps pour corps, prêts à se faire tuer jusqu'au dernier pour soutenir votre cause.

— Il serait possible ! s'écria le général avec joie.

— A mon tour, mon général, je vous donne ma parole d'honneur.

— Oh ! je ne doute pas de ce que vous me dites, mais cette nouvelle est si imprévue !

— N'est-ce pas ? nous pourrions, si nous le voulions, commencer la guerre dès aujourd'hui, mais mieux vaut attendre quelques jours encore, afin d'avoir à notre disposition des forces assez considérables pour en finir d'un seul coup avec ces drôles.

— Vous avez cent fois raison, plus nous aurons de monde et moins de sang sera répandu, l'ennemi sera écrasé dans la première rencontre.

— Les Français, qui s'y connaissent et ont aussi des proverbes, fit don Luis, disent : patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.

— C'est vrai, je tiens surtout à ménager le sang de mes compatriotes.

— C'est d'un grand cœur, général, mais malheureusement l'homme qui vous a renversé est un bandit sans foi ni loi.

— Bah ! aujourd'hui même je verrai don Andrés et je vous donnerai, je l'espère, général, d'excellentes nouvelles, dit don Jose, je compte me rendre à l'Accordada aussitôt après la siesta.

— Si nous avons pour nous la garnison de Mexico, le succès sera certain, je veux en finir d'un seul coup dans la capitale même ; il ne faut pas que la province souffre de ces dissensions intestines.

— Ce serait tirer la guerre en longueur, ce qui est toujours mauvais, dit don Luis.

— Resterai-je donc seul dans mon exil ? dit le général en souriant.

— Non pas, un de nous vous tiendra compagnie, général, dit don Estevan, le plus aimable de nous tous, don Fabian, qui n'a pas comme nous les ennuis d'une foule d'affaires.